

La Ville dans la période symboliste

Texte 1 - LES PONTS

Des ciels gris de cristal. Un bizarre dessin de ponts, ceux-ci droits, ceux-là bombés, d'autres descendant ou obliquant en angles sur les premiers, et ces figures se renouvelant dans les autres circuits éclairés du canal, mais tous tellement longs et légers que les rives, chargées de dômes, s'abaissent et s'amoindrissent. Quelques-uns de ces ponts sont encore chargés de mesures. D'autres soutiennent des mâts, des signaux, de frêles parapets. Des accords mineurs se croisent et filent, des cordes montent des berges. On distingue une veste rouge, peut-être d'autres costumes et des instruments de musique. Sont-ce des airs populaires, des bouts de concerts seigneuriaux, des restants d'hymnes publics? L'eau est grise et bleue, large comme un bras de mer. - Un rayon blanc, tombant du haut du ciel, anéantit cette comédie.

Arthur Rimbaud, *Illuminations*, 1873

Texte 2 - VILLE

Je suis un éphémère et point trop mécontent citoyen d'une métropole crue moderne parce que tout goût connu a été éludé dans les ameublements et l'extérieur des maisons aussi bien que dans le plan de la ville. Ici vous ne signaleriez les traces d'aucun monument de superstition. La morale et la langue sont réduites à leur plus simple expression, enfin! Ces millions de gens qui n'ont pas besoin de se connaître amènent si pareillement l'éducation, le métier et la vieillesse, que ce cours de vie doit être plusieurs fois moins long que ce qu'une statistique folle trouve pour les peuples du continent. Aussi comme, de ma fenêtre, je vois des spectres nouveaux roulant à travers l'épaisse et éternelle fumée de charbon, - notre ombre des bois, notre nuit d'été! - des Érinnyes nouvelles, devant mon cottage qui est ma patrie et tout mon coeur puisque tout ici ressemble à ceci, - la Mort sans pleurs, notre active fille et servante, un Amour désespéré, et un joli Crime piaulant dans la boue de la rue.

Rimbaud, *Illuminations*, 1873

Texte 3 - VILLES

Ce sont des villes ! C'est un peuple pour qui se sont montés ces Alleghanys et ces Libans de rêve! Des chalets de cristal et de bois qui se meuvent sur des rails et des poulies invisibles. Les vieux cratères ceints de colosses et de palmiers de cuivre rugissent mélodieusement dans les feux. Des fêtes amoureuses sonnent sur les canaux pendus derrière les chalets. La chasse des carillons crie dans les gorges. Des corporations de chanteurs géants accourent dans des vêtements et des oriflammes éclatants comme la lumière des cimes. Sur les plates-formes au milieu des gouffres les Rolands sonnent leur bravoure. Sur les passerelles de l'abîme et les toits des auberges l'ardeur du ciel pavoise les mâts. L'écroulement des apothéoses rejoint les champs des hauteurs où les centaureses sérapiques évoluent parmi les avalanches. Au-dessus du niveau des plus hautes crêtes, une mer troublée par la naissance éternelle de Vénus, chargée de flottes orphéoniques et de la rumeur des perles et des conques précieuses, - la mer s'assombrit parfois avec des éclats mortels. Sur les versants des moissons de fleurs grandes comme nos armes et nos coupes, mugissent. Des cortèges de Mabs en robes rousses, opalines, montent des ravines. Là-haut, les pieds dans la cascade et les ronces, les cerfs têtent Diane. Les Bacchantes des banlieues sanglotent et la lune brûle et hurle. Vénus entre dans les cavernes des forgerons et des ermites. Des groupes de beffrois chantent les idées des peuples. Des châteaux bâtis en os sort la musique inconnue. Toutes les légendes évoluent et les élans se ruent dans les bourgs. Le paradis des orages s'effondre. Les sauvages dansent sans cesse la fête de la nuit. Et une heure je suis descendu dans le mouvement d'un boulevard de Bagdad où des compagnies ont chanté la joie du travail nouveau, sous une brise épaisse, circulant sans pouvoir éluder les fabuleux fantômes des monts où l'on a dû se retrouver.

Quels bons bras, quelle belle heure me rendront cette région d'où viennent mes sommeils et mes moindres mouvements ?

Rimbaud, *Illuminations*, 1873

Texte 4 - VILLES

L'acropole officielle outre les conceptions de la barbarie moderne les plus colossales. Impossible d'exprimer le jour mat produit par ce ciel immuablement gris, l'éclat impérial des bâtisses, et la neige éternelle du sol. On a reproduit dans un goût d'énormité singulier toutes les merveilles classiques de l'architecture. J'assiste à des expositions de peinture dans des locaux vingt fois plus vastes qu'Hampton-Court. Quelle peinture! Un Nabuchodonosor norvégien a fait construire les escaliers des ministères; les subalternes que j'ai pu voir sont déjà plus fiers que des ***, et j'ai tremblé à l'aspect des gardiens de colosses et officiers de constructions. Par le groupement des bâtiments en squares, cours et terrasses fermées, on a évincé les cochers. Les parcs représentent la nature primitive travaillée par un art superbe. Le haut quartier a des parties inexplicables : un bras de mer, sans bateaux, roule sa nappe de grésil bleu entre des quais chargés de candélabres géants. Un pont court conduit à une poterne immédiatement sous le dôme de la Sainte-Chapelle. Ce dôme est une armature d'acier artistique de quinze mille pieds de diamètre environ.

Sur quelques points des passerelles de cuivre, des plates-formes, des escaliers qui contournent les halles et les piliers, j'ai cru pouvoir juger la profondeur de la ville! C'est le prodige dont je n'ai pu me rendre compte quels sont les niveaux des autres quartiers sur ou sous l'acropole? Pour l'étranger de notre temps la reconnaissance est impossible. Le quartier commerçant est un circus d'un seul style, avec galeries à arcades. On ne voit pas de boutiques, mais la neige de la chaussée est écrasée; quelques nababs aussi rares que les promeneurs d'un matin de dimanche à Londres, se dirigent vers une diligence de diamants. Quelques divans de velours rouge on sert des boissons polaires dont le prix varie de huit cents à huit mille roupies. A l'idée de chercher des théâtres sur ce circus, je me répons que les boutiques doivent contenir des drames assez sombres. Je pense qu'il y a une police. Mais la loi doit être tellement étrange, que je renonce à me faire une idée des aventuriers d'ici.

Le faubourg, aussi élégant qu'une belle rue de Paris, est favorisé d'un air de lumière. L'élément démocratique compte quelques cents âmes. Là encore les maisons ne se suivent pas ; le faubourg se perd bizarrement dans la campagne, le « Comté » qui remplit l'occident éternel des forêts et des plantations prodigieuses où les gentils-hommes sauvages chassent leurs chroniques sous la lumière qu'on a créée.

Rimbaud, *Illuminations*, 1873

Texte 5 BRUGES

Bruges tu me rappelles les reliques
que l'on me faisait, quand j'étais enfant,
avec deux clairs morceaux de vitre
et de frais pétales de roses dedans.

Dans l'estaminet, de tristes jeunes gens
fumaient, dès le matin, par ce dimanche,
où ils avaient, dans une chambre,
fondé un club de lettres et de sciences.

Et l'un disait : Voici un livre rare,
mais nous ne savons pas ce que c'est.
L'autre disait : Cette figure de femme
dans le canal a été ramassée.

On y vendait beaucoup de comestibles,
des poissons qui nageaient morts dans l'oignon,
et, sèches comme des fouets, des anguilles
et aussi des espèces d'esturgeons.

Les carillons sonnaient comme des verres
qui tomberaient l'un après l'autre
et, près du béguinage propre et sévère,
il n'y avait que la mort noire et blanche de l'eau.

Et je longais les maisons, pareilles
à des découpures très vertes,
une à une à une, vertes
comme des bateaux et des treilles.

Francis Jammes, *Le Deuil des primevères*

Texte 6 - CONSIDÉRATION DE LA CITÉ

À l'heure où, pressé d'un haut pressentiment, l'homme sans femme et sans fils atteint avec la crête du mont le niveau du soleil qui descend, au-dessus de la terre et des peuples, dans le ciel la disposition solennelle d'une représentation de cité histoire le suspens énorme.

C'est une cité de temples.

On voit dans les villes modernes les rues et les quartiers se presser et se composer autour des bourses et des halles, et des écoles, et des bâtiments municipaux dont les hauts faîtes et les masses coordonnées se détachent au-dessus des toits uniformes. Mais monument par le soir selon la forme d'une triple montagne, l'image ici posée de la cité éternelle ne trahit aucun détail profane et ne montre rien dans l'aménagement infini de ses constructions et l'ordre de son architecture qui ne se rapporte à un service si sublime, qu'il n'est pas à qui ne soit postérieure la préparation de ses degrés.

Et comme le citoyen du Royaume, que le chemin met en présence de la capitale, cherche à en reconnaître l'immense ouvrage, c'est ainsi que le contemplateur, au pied de qui tient mal un vil soulier, envisageant Jérusalem s'étudie à surprendre la loi et les conditions de ce séjour. Ni ces nefs, ni le système et les répliques des coupes et des pylônes ne sont soustraits aux exigences d'un culte, ni le mouvement et le détail des rampes et des terrasses n'est indifférent au développement de la cérémonie. Les douves des tours, la superposition des murailles, les basiliques et les cirques, et les réservoirs, et les cimes d'arbres dans les jardins carrés, sont faits de la même neige, et cette nuance violacée qui les assombrit, peut-être, n'est que le deuil qu'une distance irréparable y ajoute.

Telle, un instant, dans le soir, m'apparut une cité solitaire.

Paul Claudel, *Connaissance de l'Est*, 1897

TEXTE 7 - LA VILLE CHARNELLE

Déjà mes pieds cassés savourent la langueur
et l'abandon de cette plage confiante.
Mon oreille extatique évoque la cascade
sonore des galets aux flous éclats de rire,
et voilà qu'en la brume attentive de l'aube
mes yeux peuvent enfin contempler ton profil,
Ô toi, Ville opulente aux courbes féminines
dont la blancheur charnelle affriole ma bouche,
pur ta couche odorante de vergers assoupis
qui fleurissent le jasmin, la menthe et le cassis.

Elle sommeille encore nonchalamment assise
offrant son dos aux chaudes caresses de l'aurore,
dont l'haleine rosée voyage sur les flots
et frise les herbages au sommet des collines.
Elle étire avec grâce un corps nu, mi-voilé
des surabondants cheveux noirs qui l'ennuagent,
en moutonnant sur le versant de son échine
ainsi que les feuillages des jardins suspendus.
Son corps est tout gemmé par la fine rosée
nocturne et la sueur des lentes voluptés
qu'elle a bues longuement aux lèvres des Étoiles.
(...)

La ville rose allonge ses murailles charnelles
veinulées comme un marbre et teintées de carmin,
arrondissant ses belles hanches de déesse
qui se terminent en collines,
plus lisses que des cuisses couleur de pêche,
et finissent au loin dans les fraîches forêts
de l'horizon,
où la ville a voulu cacher ses pieds mignons.

F.T. Marinetti, *La Ville charnelle*, 1908.

Texte 8 - COMPLAINTE D'UN AUTRE DIMANCHE

C'était un très-au vent d'octobre paysage.
Que découpe, aujourd'hui dimanche, la fenêtre,
Avec sa jalousie en travers, hors d'usage,
Où sèche, depuis quand! une paire de guêtres
Tachant de deux mats blancs ce glabre paysage.

Un couchant mal bâti suppurant du livide;
Le coin d'une buanderie aux tuiles sales;
En plein, le Val-de-Grâce, comme un qui préside;
Cinq arbres en proie à de mesquines rafales
Qui marbrent ce ciel crû de bandages livides.

Puis les squelettes de glycines aux ficelles,
En proie à des rafales encor plus mesquines!
Ô lendemains de nocel! ô bribes de dentelles!
Montrent-elles assez la corde, ces glycines
Recroquevillant leur agonie aux ficelles!

Ah! qu'est-ce que je fais, ici, dans cette chambre!
Des vers. Et puis, après? ô sordide limace!
Quoi! la vie est unique, et toi, sous ce scaphandre,
Tu te racontes sans fin, et tu te ressasses!
Seras-tu donc toujours un qui garde la chambre?
Ce fut un bien au vent d'octobre paysage....

Jules Laforgue, *Les Complaintes*, 1885.

Texte 9 - La Ville

Tous les chemins vont vers la ville.

Du fond des brumes,
Avec tous ses étages en voyage
Jusques au ciel, vers de plus hauts étages,
Comme d'un rêve, elle s'exhume.

Là-bas,
Ce sont des ponts musclés de fer,
Lancés, par bonds, à travers l'air;
Ce sont des blocs et des colonnes
Que décoorent Sphinx et Gorgones;
Ce sont des tours sur des faubourgs;
Ce sont des millions de toits
Dressant au ciel leurs angles droits
C'est la ville tentaculaire,
Debout,
Au bout des plaines et des domaines.

Des clartés rouges
Qui bougent
Sur des poteaux et des grands mâts,
Même à midi, brûlent encor
Comme des oeufs de pourpre et d'or;
Le haut soleil ne se voit pas
Bouche de lumière, fermée
Par le charbon et la fumée.
Un fleuve de naphte et de poix
Bat les mêles de pierre et les pontons de bois;
Les sifflets crus des navires qui passera
Hurlent de peur dans le brouillard;
Un fanal vert est leur regard
Vers l'océan et les espaces.

Des quais sonnent aux chocs de lourds fourgons;
Des tombereaux grincent comme des gonds;
Des balances de fer font choir des cubes d'ombre
Et les glissent soudain en des sous-sels de feu ;
Des ponts s'ouvrant par le milieu,
Entre les mâts touffus dressent des gibets sombres
Et des lettres de cuivre inscrivent l'univers,
Immensément, par à travers
Les toits, les corniches et les murailles,
Face à face, comme en bataille.

Et tout là-bas, passent chevaux et roues,
Filent les trains, vole l'effort,

Jusqu'aux gares, dressant, telles des proues
Immobiles, de mille en mille, un fronton d'or.
Des rails ramifiés y descendent sous terre
Comme en des puits et des cratères
Pour réparer au loin en réseaux clairs d'éclairs
Dans le vacarme et la poussière.
C'est la ville tentaculaire.

La rue - et ses remous comme des câbles
Noués autour des monuments -
Fuit et revient en longs enlacements;
Et ses foules inextricables,
Les mains folles, les pas fiévreux,
La haine aux yeux,
Happent des dents le temps qui les devance.
A l'aube, au soir, la nuit, Dans la hâte, le tumulte, le bruit,
Elles jettent vers le hasard l'âpre semence
De leur labeur que l'heure emporte.
Et les comptoirs mornes et noirs
Et les bureaux louches et faux
Et les banques battent des portes
Aux coups de vent de la démence.

Le long du fleuve, une lumière ouatée,
Trouble et lourde, comme un haillon qui brûle,
De réverbère en réverbère se recule.
La vie avec des flots d'alcool est fermentée.
Les bars ouvrent sur les trottoirs
Leurs tabernacles de miroirs
Où se mirent l'ivresse et la bataille;
Une aveugle s'appuie à la muraille
Et vend de la lumière, en des boîtes d'un sou ;
La débauche et le vol s'accouplent en leur trou ;
La brume immense et rousse
Parfois jusqu'à la mer recule et se retrousse
Et c'est alors comme un grand cri jeté
Vers le soleil et sa clarté: Places, bazars, gares, marchés,
Exaspèrent si fort leur vaste turbulence
Que les mourants cherchent en vain le moment de silence
Qu'il faut aux yeux pour se fermer.

Telle, le jour - pourtant, lorsque les soirs
Sculptent le firmament, de leurs marteaux d'ébène,
La ville au loin s'étale et domine la plaine
Comme un nocturne et colossal espoir ;
Elle surgit: désir, splendeur, hantise;
Sa clarté se projette en lueurs jusqu'aux cieux,
Son gaz myriadaire en buissons d'or s'attise,
Ses rails sont des chemins audacieux
Vers le bonheur fallacieux
Que la fortune et la force accompagnent
Ses murs se dessinent pareils à une armée
Et ce qui vient d'elle encor de brume et de fumée
Arrive en appels clairs vers les campagnes.

C'est la ville tentaculaire,
La pieuvre ardente et l'ossuaire
Et la carcasse solennelle.

Et les chemins d'ici s'en vont à l'infini
Vers elle.

Emile Verhaeren, *Les campagnes hallucinées*, 1893

Texte 10 - LE VOYAGE d'URIEN

Nous étions parvenus sur un plateau très large - au moins il nous sembla très large d'abord - et nous ne pensions pas l'avoir encore traversé, lorsque tout à coup, le terrain cessant, s'ouvrit devant nous une vallée pleine de brumes. Nous attendions. Derrière nous commençait l'aurore; et tandis qu'elle montait les brumes s'écartèrent. - C'est alors qu'elle nous apparut, cette prodigieuse cité, non loin de nous, dans une immense plaine. Elle était couleur d'aurore et musulmane, aux minarets fantasques dressés ; des escaliers en enfilades menaient vers des jardins suspendus, et sur des terrasses, des palmiers mauves se penchaient. Au-dessus de la ville flottaient des brouillards en nuages que déchiraient les minarets pointus. Les minarets étaient si hauts que les nuées y restaient prises, et l'on eût dit des oriflammes, des oriflammes tendues, sans un pli, malgré l'air fluide où ne remuait pas une brise.

“ Or, telle est notre incertitude : devant les hautes cathédrales, nous rêvions aux tours des mosquées ; devant les minarets aujourd'hui, nous rêvions. aux clochers d'églises, et dans l'air matinal nous attendions les angelus..Mais, par l'aube encore trop fraîche, rien ne bruissait que des frémissements inconnus qui se perdaient dans l'air vide, lorsque soudain, comme le soleil paraissait, un chant partit d'un minaret, du premier vers le soleil qui se lève, un chant pathétique et bizarre, et nous en eussions bien pleuré. La voix vibrait sur une note aiguë. Un nouveau chant jaillit, puis un autre ; et une à une les mosquées se réveillaient mélodieuses sitôt que d'un rayon les avait touchées le soleil. Bientôt toutes chantèrent. C'était un appel inouï que finissait un éclat de rire sitôt qu'un autre appel commençait. Les muezzins dans l'aurore se répondaient comme des alouettes. Ils jetaient des questions auxquelles succédaient d'autres questions, et le plus grand, sur le plus haut minaret, ne disait rien, perdu dans un nuage.

Cette musique était si merveilleuse, que nous en étions demeurés immobiles, en extase; puis, comme les voix baissaient et se faisaient plus douces, nous voulûmes nous approcher, insensiblement attirés par la beauté de la ville et par l'ombre mobile des palmes. Les voix baissaient toujours; mais, comme elles retombaient, voici que la cité s'éloigna, se défit, chancelante avec une strophe ; les minarets, les palmiers grêles s'éperdirent; l'escalier croula; derrière les jardins des terrasses décolorées transparurent la mer et le sable. C'était un mirage en allé qui palpait au gré d'un chant. Le chant se tut; l'enchantement finit, et la cité miragineuse. Notre cœur affreusement serré s'était cru s'écouter mourir.”

André Gide, *Le Voyage d'Urien*, 1893

Texte 11 - Léon-Paul Fargue *Poèmes* 1912

Dans la rue qui monte au soleil morne et grand ouvert, des voix conseillent qu'on s'accoude aux fenêtres, pour voir passer les trains de luxe, au bord du ciel, à droite, par-dessus les arbustes du jardin de la gare. Un train écume et se rendort. Des musiques diffuses rôdent. La vie antérieure émerge et chuchote..

Villes de songe, lorsqu'on pense à vos noms plaintifs, on prête l'oreille.. Il semble que des voix longues vous hêlent par-dessus les barrières et les chants des âges, et que des odeurs, comme des veilleuses, et que des fougères d'étoiles s'allument.. Il semble que vos ruines tremblent sous leur châte de lune, et que l'horizon bouge, au plus profond des nuits repues de silence, d'une lente pluie de larmes...

Mais j'en sais bien plus de cette pauvre ville.. Vous venez comme moi, sans doute, sur une place, y chercher le spectre d'un vieil amour? Dans les Forges couchées à l'Est, aux corps de femmes nues et rousses, des formes se hâtent avec une sûreté ancienne. Les Hauts Fourneaux de Bieulles flambent. - Depuis le canal d'or où l'écluse trempe solidement dans l'émail chaud, jusqu'à l'horizon lourd, barré des sourcils des stratus, où se terrent d'autres songes, l'allée de peupliers rame sans frisson, comme à la parade et d'un geste infini...

Passe le pont. Des porteurs encombrant la rue.. J'allais la dire. L'œil cerné d'un quinquet tourne là sa rousseur.. Les beaux regards et les bras nus de Carmen et de Juliette glissent aux fenêtres.. Celles qui battent leur quart sous les hangars détournent les partants de leur voyage.. De vieux murs tournent le dos à ces gaietés..

Tu passes sous une voûte brillante de salpêtre. Tu trouves des cyprès bien grands et noirs sur une place vaste et vide que le couchant touche d'ors calmes.. Elle est ceinte d'escaliers rouges, comme l'âtre du crépuscule.. Ils exhaussent des boutiques touchantes aux modes désuètes, et d'autres, aux jupes de femmes pauvres, et d'autres fermées, étroites et grises d'usage, qui ressemblent à des signets de vieux livres..

Plus tard, il semble que les rues s'enfoncent au-devant du soir comme un orphelinat qui rentre.. Un piano pense avec lenteur.. Alors, au fond de vieilles impasses, béantes comme des muets qui voudraient parler, bat l'étrange lumière des cœurs humbles et troubles.. Et tout était doré et mort dans la vitrine de l'horloger pauvre...

Mais dans une rue qui a un nom d'oiseau triste, demeure et sourit, jour et nuit, l'éternelle Myrtilis au clair visage.

Texte 12 - Léon-Paul Fargue *Poèmes*, 1912

On dit : qu'il cache une partie de sa vie. D'autres se demandent de ses nouvelles, non sans frémir de la tendresse bizarre qui remplit le nom qu'ils prononcent.. Une bouffée de musique, une odeur passent.. Ils se séparent. Leurs regards s'éteignent. De l'autre côté des maisons et des livres, de l'autre côté des pages de l'air..

Un homme par instants s'absente : Un spectre l'a pris d'un geste invisible. Il le conduit maintenant du côté où le ciel sera le plus sombre, tout à l'heure.. Il aime à descendre dans la ville, à l'heure où le ciel se ferme à l'horizon comme une vaste phalène. Il s'enfonce au cœur de la rue comme un ouvrier dans sa tranchée. Le ciel - on croirait qu'il recule devant les fenêtres et les vitrines qui s'allument.. Il semble que tous les regards du soir s'emplissent de larmes.. Comme dans une opale la lampe et le jour luttent avec douceur..

Des conseils s'écrivent tout seuls et s'étirent en lettres de lave au front des façades.. Des danseurs de corde enjambent l'abîme.. Un grand rouet d'or dévide son cœur aux crocs d'un buisson plein de fleurs. Un acrobate grimpe et s'écroule en cascade.. Des naufrageurs font signe à d'étranges navires. Les maisons s'avancent comme des proues de galères où tous les sabords s'éclairent.. L'homme file entre leurs flancs lourds comme une épave dans un port...

Alors, sa pensée s'ouvre avec force : Une crique froide et bleue qui se réchauffe. Tout l'immense bruit discord qui s'accorde. La marée qui monte. Le marbre d'une première lame qui se brise : Elle bâille et s'étire comme un grand fauve. Elle roule se creuser haut et loin comme les hautes vagues sur un vaste front...

Tout y a la grandeur des corps monstrueux d'avant le déluge.. Elle a des gosiers de grottes basaltiques. Elle a des prie-Dieu sans Christ ni lumière où les vagues des songes s'agenouillent.. La tiédeur d'un volcan mal éteint s'y traîne.. Et de hautes verrières crispent leurs serres sur son ciel, d'un bleu de regard intérieur, fumé comme un ciel de citerne..

Il marche! On lui dénie les droits les plus humbles parce qu'il n'a pas de forteresse.. Son âme ne peut pas garder la chambre. - Il faut qu'il marche au-devant des autres pour faire les grimaces et les échanges. - Il suit des pensées

tumultueuses. Elles se battent devant lui comme de grands chiens noirs. Et il se surprend à courir quand les unes sautent plus haut que les autres !

Dans l'ivresse de la marche, il noue d'étincelantes conjonctures. - Il parle à des ombres qui lui parlent. - Les glaces reflètent ses faciles franchises. - Il fronce les sourcils, ramasse quelques gestes près du corps, se serre la main de l'autre et jette un regard maître : Comme d'autres hommes qu'il rencontre, aux figures jaunes de l'habitude.. Il sait trop que c'est tout ce que recouvrent ces grimaces qu'ils appellent vivre, et qu'il lui faut feindre ce qu'il dédaigne : S'il ne consent pas à mourir.. Et il bouche à coup de mensonges les crevasses qu'il rencontre et qu'il enjambe..

Il y a bien longtemps qu'il n'a pleuré, je pense.. jusqu'à ce qu'une main d'ombre le serre à la gorge et l'arrête au bord de sa vie béante...